CRITIQUE, festival. 60e FESTIVAL DE LA CHAISE-DIEU (Abbatiale Saint-Robert), le 19 août 2026. RACHMANINOV : Concerto pour piano n°3 (Isata Kanneh-Mason, piano) / MAHLER : Symphonie n°1 dite « Titan ». Budapest Festival Orchestra, Iván Fischer (direction)

C’est dans l’écrin majestueux de l’Abbatiale Saint-Robert que s’est ouvert, en grande pompe, la 60e édition du Festival de La Chaise-Dieu. Fondé sur la passion de la musique sacrée, ce festival, qui célèbre cette année six décennies d’existence, n’a cessé de marier la spiritualité des lieux à l’excellence artistique. Et pour cette édition anniversaire, son directeur, Boris Blanco, a visiblement voulu frapper un grand coup.

Quelques jours après leur passage au *Menuhin Festival Gstaad*, c’est donc en Auvergne que la célèbre et magnifique phalange du ***Budapest Festival Orchestra***, sous la direction de son fondateur **Iván Fischer**, est venu enchanter un nouveau public.

Considéré comme l'un des joyaux de la scène symphonique mondiale, l'orchestre répondait présent pour la première fois au **Festival de La Chaise-Dieu,** et ce, avec un programme taillé sur mesure pour ce lieu chargé d'histoire. La présence d'un aréopage d'élus, du président de la Région Rhône-Alpes, **Laurent Wauquiez**, aux ministres de la Culture et des Affaires Etrangères, **Catherine Pégard** et **Jean-Noël Barrot**, témoignait de l'importance de ce moment.



La soirée débuta par la *Vocalise n°14* de **Sergueï Rachmaninov**, dans une transcription pour orchestre, où quatorze musiciens – disséminés dans la travée centrale du célèbre jubé de l'Abbatiale – dialoguaient avec l'espace sacré. La sonorité, telle une brume lumineuse, s'élevait sous les voûtes, créant une atmosphère d'une grande intimité. Les cordes, d'une

transparence et d'une pureté absolues, semblaient faire corps avec les pierres centenaires. Puis vint le choc **Isata Kanneh-Mason**, la jeune prodige afro-britannique du piano, qui s'empara du redoutable *Troisième Concerto pour piano* du même Rachmaninov. Cette œuvre fleuve, véritable *Everest* du répertoire pianistique, coula sous ses doigts avec une virtuosité qui n'excluait jamais la poésie. Le premier mouvement déploya sa monumentalité, chaque phrasé ciselé avec une intelligence rare, tandis que l'immense cadence finale, démoniaque, fut surmontée avec une aisance confondante. Dans l'*Intermezzo*, l'*Adagio* central, Iván Fischer sut suspendre le temps, étirant les respirations avec une souplesse expressive qui faisait basculer l'auditoire dans un rêve éveillé. L'orchestre hongrois, dans un écrin de nuances, accompagnait la soliste avec une complicité fusionnelle. Le finale, nerveux et conquérant, fut une chevauchée triomphale, ponctuée d'accents brillants. La jeune pianiste répondit à l'ovation par un *bis*, une courte pièce du même compositeur, qui confirma un talent exceptionnel, à l'instar de la gloire déjà rencontré par son frère violoncelliste, le plus médiatique Sheku.



Après l'entracte, passée « à la fraîche » sur l'interminable volée de marches qui mène vers l'entrée du Saint des Saint (l'Abbatiale regorge de trésors, dont le gisant en marbre du Pape Clément VI, ou la Célèbre fresque de « *La Danse macabre*« …), **Iván Fische**r et ses musiciens s'attaquèrent à la *Symphonie n°1 dite « Titan »* de **Gustav Mahler** – créée à Budapest en 1889 – autant dire un ouvrage cher à toute phalange hongroise !… Et ce fut un moment de grâce et de bonheur absolus. La maîtrise des nuances par le chef hongrois, la façon dont il individualisa le relief de chaque bois, la tenue des cordes d'une volupté insolente, et les appels en coulisse des cuivres annoncèrent une

interprétation d’une intensité dramatique inouïe. Dès le prélude *misterioso*, le public fut happé dans un cheminement irrépressible, de l’ombre à la lumière, de la nature à l’extase. Dans cette *Symphonie Titan*, Fischer n’a rien laissé au hasard. Il a offert une lecture qui n’était pas architecturale mais*élémentaire,* comme un écosystème sonore vivant et palpitant. Le geste, précis et souple, économe mais ample, a ciselé chaque nuance instrumentale, exprimant tour à tour la fureur contenue, l’inquiétude, l’exultation grandissante de l’immense finale. L’orchestre, symbiotique avec son chef de légende, a révélé toute la modernité et la fulgurance de cette symphonie-source. Le son, enveloppant, semblait résonner avec les échos du monde. À l’issue de ce périple symphonique, où l’on a réellement assisté à notre plus beau concert (à ce jour…) sous les voûtes du somptueux édifice gothique, le public a manifesté son fol enthousiasme, debout, pour de multiples rappels.

Mais cette soirée d’ouverture, aussi grandiose fût-elle, n’est que la promesse de ce qui attend les mélomanes pendant cette 60e édition. Car **Boris Blanco** a concocté une programmation prestigieuse entre toutes, faisant la part belle aux grandes phalanges internationales, aux récitals intimes et aux découvertes. Après Budapest, ce seront d’autres formations mythiques qui investiront l’abbatiale, tandis que les chapelles et les cloîtres du village résonneront au rythme des musiques anciennes et des créations contemporaines.



La Chaise-Dieu n’est pas un festival comme les autres. Ici, pas de faste superficiel ni de frénésie citadine : la musique y est vécue comme une offrande, un dialogue intime entre les pierres centenaires de l’**Abbatiale Saint-Robert** et des artistes qui, tous, avouent ressentir une émotion particulière sous ces voûtes. C’est un festival *à part*, où la ferveur du public, sa connaissance et son exigence, en font un public unique, capable de soutenir une *Symphonie* de Mahler dans un silence absolu comme de libérer, à la dernière mesure, une ovation torrentielle. Soixante ans déjà que cette aventure dure, soixante ans que l’on vient, de tous les horizons, s’asseoir dans la nef pour écouter l’éternité. Ce premier concert du 19 août 2026 en a offert la plus belle des preuves. La suite de la programmation s’annonce tout aussi exceptionnelle, et l’on sait déjà que cette édition anniversaire restera gravée dans les annales de la manifestation casadéenne !…

CRITIQUE, festival. 60e FESTIVAL DE LA CHAISE-DIEU (Abbatiale Saint-Robert), le 19 août 2026. RACHMANINOV : Concerto pour piano n°3 (Isata Kanneh-Mason, piano) / MAHLER : Symphonie n°1 dite « Titan ». Budapest Festival Orchestra, Iván Fischer (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, Festivals. 70e MENUHIN FESTIVAL GSTAAD, le 16 août 2026. Rachmaninov (Concerto pour piano n°3 / Isata Kanneh-Mason, piano), Mahler : Symphonie n°1 « Titan ». Budapest Festival Orchestra, Iván Fischer, direction

Emblématique des valeurs du Festival depuis ses débuts, entre transmission et émergence, la 2ème soirée de notre séjour au Menuhin Festival Gstaad 2026, met l'accent sur une jeune artiste qui, dans le Concerto choisi, bénéficie de la très solide expérience de l'orchestre invité, le somptueux Budapest Festival Orchestra, et son chef IVAN FISCHER… lequel au début du programme, se voit décerné pour ses qualités humaines autant qu'artistiques, le « Beethoven

Friendship Award », des mains de Daniel Hope, intendant du Festival (et aussi pour cette occurrence, président de la Beethoven-Haus Bonn). Reconnaissance ô combien méritée. Dans les faits, la soirée va crescendo, elle devient même mémorable, en particulier pour sa 2ème partie, où chef et orchestre réalisent un Mahler littéralement… passionnant.

Photos © Raphaël Faux 2026



Sommet

redoutable du répertoire pianistique, le **Concerto pour piano n°3 de Rachmaninov** (créé à New York en 1909) coule sous les doigts de la pianiste **Isata Kanneh-Mason**. Pendant les 50 mn requises, l'interprète portée par l'Orchestre du Festival de Budapest (**Budapest Festival Orchestra**) et son chef **Ivan Fischer**, d'une souplesse expressive continue, affronte toutes les séquences – dont l'immense et démoniaque cadence qui conclut comme une ultime récapitulation, le monumental premier mouvement.
Orchestre et chef éclairent en nuances, vertiges, éclairs, l'une des partitions les plus spectaculaires et flamboyantes de l'auteur (en particulier les climats des deux premiers mouvements) qui simultanément compose son poème fantastique « *l'île des morts* ».
De son côté, la jeune pianiste affronte sans sourcilier, une partition fleuve, aux milles voluptés virtuoses que l'orchestre fait basculer comme dans un rêve éveillé (cf le second mouvement *Intermezzo – Adagio*) … le chef y étire davantage chaque longue phrase dans des respirations suspendues. Tandis que le finale, « alla breve » affirme des carrures rythmiques plus nerveuses et conquérantes, dans une chevauchée constellée d'accents brillants et tout aussi rêveurs.

Le Mahler fulgurant d'Iván Fischer

Les malhériens avertis, connaisseurs, comme les néophytes adeptes des accomplissements symphoniques auront vécu une expérience décisive ce soir. La « ***Titan*** » (première symphonie de Gustav Mahler) revêt une sonorité particulière sous la direction de l'excellent Iván Fischer. La maîtrise des

nuances, le relief individualisé de chaque bois et vents (en particulier les clarinettes dès le prélude *misterioso*), la tenue des cordes d'une volupté insolente ; celle des cuivres dont l'appel en coulisse)… annoncent la couleur de ce qui va se produire : le jaillissement d'une symphonie cosmique, comme s'il s'agissait de sa création. L'auditeur en suit chaque séquence comme l'élément d'un drame ineffable et imprévisible (aux forts ancrages autobiographiques).

Le geste du chef est magistral : précis et souple, économe et ample ; il ralentit volontiers les tempi (certains diront trop, surtout dans le second mouvement), cisèle chaque nuance instrumental ; obtient tout de l'orchestre, exprimant la fureur contenue, inquiète, intranquille, comme l'exultation grandissante, accomplissant ce qui est en jeu précisément, et ce qu'explique le maestro hongrois lui-même en introduction au concert : un cheminement irrépressible, d'une tension impérieuse, de l'ombre à la lumière, de l'enfer au… Paradis. Vers son point final , culminant qui est une exultation.

Cette symphonie-source, créée dans sa version définitive en 4 parties en 1896 à Berlin, montre avant la culmination finale, un chemin tortueux, immense, vertigineux, retors, où le compositeur, proche de Jean-Paul, exprime lui-même quantité d'épisodes contrastés, autant d'épreuves d'une vie terrestre où les morsures du destin et les revers de fortune alternent avec des rêves amoureux trop vite évaporés. Pas de salut sans souffrance. Et la victoire finale est ici, comme dans toutes les symphonies de Mahler, remportée de (très) haute lutte.

Impérial et poète, véritable sorcier des illusions sonores, **Iván Fischer ensorcèle l'audience** (tout en électrisant ses musiciens). Sans omettre, le délire et la verve parodique, d'une saveur amère et ironique dans la valse-laendler du 2è mouvement, où jaillissent la vulgarité et le ton débridé des trompettes ; sans omettre aussi l'élan fantomatique voire spectrale de la marche funèbre développée dans l'ambivalence géniale du 3è mouvement, alternant Frères Jacques et le thème

bohémien, essentiellement parodique.

Dans ce labyrinthe trouble qui mêle tendresse et démonisme, visions et sentiments, horreur et tendresse, le chef réalise un voyage intérieur d’une rare puissance, exprimant enfin dans le Final, la jubilation attendue dans la lumière et la vérité (du ré majeur).
Généreux, tendre, mais aussi fiévreux et finalement impérial, Iván Fischer démontre à nouveau sa très fine compréhension des massifs malhériens. Soirée mémorable, orchestralement captivante.

CRITIQUE, Festivals. 70è MENUHIN FESTIVAL GSTAAD, le 16 août 2026. Rachmaninov (Concerto pour piano n°3 / Isata Kanneh-Mason, piano), Mahler : Symphonie n°1 « Titan ». Budapest Festival Orchestra, Iván Fischer, direction



Nouvelles randonnées
au Menuhin Festival Gstaad 2026

Randonnées musicales

Plus qu’un prolongement des valeurs incarnées par Yehudi Menuhin, le violoniste Daniel Hope en dirigeant désormais la ligne artistique du Menuhin Festival Gstaad, retrouve l’esprit même de l’Événement à ses débuts. Ce retour aux fondamentaux originels s’exprime surtout sous deux aspects : le soutien aux jeunes interprètes émergeants ; et aussi le lien avec la Nature désormais sanctuarisée, source essentielle pour les musiciens et les compositeurs, comme écrin générique qui confère au festival dans son ensemble, sa singularité marquante. C’est à l’adresse de tous les publics, les festivaliers comme les artistes invités, des randonnées qui

associent le temps du Festival, l'expérience musicale et l'épreuve si régénératrice de la marche en plein air…

AU MENUHN FESTIVAL GSTAAD
Nature et Musique, l'équation stimulante



Pas de Festival sans les chalets, les paysages, les cimes, … la présence du vivant et de ce cadre végétal qui transmet l'idée d'une communauté pastorale font du Menuhin Festival Gstaad un événement artistique indissociable de son environnement naturel. Les diverses identités visuels et affiches le montrent à chaque édition : pas de Festival sans le profil des montagnes environnantes.
L'édition 2026, celle des 70 ans, voit ainsi l'apparition des randonnées à flanc de montagnes ; intitulées « ***President's Hikes*** » (et de fait pilotées et guidées par le Président du

Festival, **Richard Müller**, lui-même guide expérimenté), les « marches » en pleine nature invitent les festivaliers à rétablir dans leur expérience du Festival, la place centrale de la Nature et du Vivant.
Celle à laquelle nous avons participé, commençait à 10h30, se terminait à 14h30, soit 4h d'un contact avec la nature, entier et régénérant, que les propos de Yehudi Menuhin lui-même, inscrivent dans une optique générale, visionnaire et particulièrement engagée : le violoniste fondateur du Festival en 1956, déclarait à la tribune de l'UNESCO en oct 1969 : « ***Le droit au silence, à un air pur, à une eau limpide, aux prairies, aux forêts et à une alimentation authentique, devrait être inscrit dans la constitution de tous les États***. »
Comme s'il prenait aux pieds de la lettre cette déclaration saisissante, le Menuhin Festival applique très concrètement l'adage devenu légendaire… et pour renforcer davantage Nature et Musique, un concert en plein air ponctue la randonnée, comme une offrande récompensant l'effort fourni. **Au programme de ce 16 août** : Poulenc, Bernstein, Glazounov, entre autres par les cuivres de l'Orchestre du Festival, le GFO / Gstaad Festival Orchestra. Cette année, 3 randonnées sont programmées : la prochaine a lieu jeudi 27 août 2026 (à partir de 10h30).

L'expérience du plein air complète l'offre déjà existante sur les cimes : les concerts sur l'Eggly (cycle intitulé « ***Mountain spirit*** ») font désormais partie de la programmation, avec une vue spectaculaire sur le Saanenland, sur Gstaad entre autres ; de quoi respirer, prendre de la hauteur et rétablir ce lien central entre Nature et Musique. Les musiciens jouent quand le soleil se couche derrière les montagnes permettant aux festivaliers de vivre une expérience unique à partir de la tombée de la nuit… Incontournable.

---

prochains concerts symphoniques

Prochains grands concerts symphoniques sous la tente de GSTAAD, entre autres :
Royal Danish Orchestra / Nikolaj S-Znaider, violon / direction : **Marie Jacquot** (concerto pour violon de Brahms / Romeo et Juliette de Prokofiev, extraits, **sam 22 août 2026**, 19h30),
Royal Philharmonic Orchestra / Vasily Petrenko et **Thomas Hampson**, baryton (Lieder d'Alma Mahler, Rockert-lieder et Symphonie n°5 de Gustav Mahler, **ven 28 août 2026**, 19h30),
Roya Philharmonic Orchestra, Vasily Petrenko et **Behzod Abduraimov**, piano (Concerto pou piano n°1 et Symphonie n°5 de Tchaikovski, **sam 29 août 2026**, 19h30)… Plus d'infos sur le site du MENUHIN FESTIVAL GSTAAD 2026, jusqu'au 5 septembre 2026 : https://www.menuhin.ch/fr

présentation

LIRE aussi notre présentation du **70è MENUHIN FESTVAL GSTAAD** (16.7 – 5.9.2026) :

https://www.classiquenews.com/menuhin-festival-gstaad-2026-daniel-hope-inaugure-sa-premiere-programmation-family-matters-16-juil-5-sept-2026-temps-forts-1/

et aussi notre dépêche 4 :
https://www.classiquenews.com/menuhin-festival-gstaad-2026-16-juil-5-sept-2026-temps-fort-4-lancement-de-la-70eme-edition-family-matters/

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 25 novembre 2024. Johannes BRAHMS. Sir András Schiff (piano) / Budapest Festival Orchestra / Ivan Fisher (direction)

Qu’il est bon de retrouver, presque chaque année, le Budapest Festival Orchestra accompagné de son directeur musical et fondateur Ivan Fischer. Rendez-vous dans la Grande Salle Pierre Boulez de la Philharmonie de Paris avec deux invités de marque : Sir András Schiff et Johannes Brahms : *Premier Concerto pour piano* et Première Symphonie ! Il est de plus en plus rare, avec un orchestre de ce niveau, d’avoir chaque année des tournées sous la direction d’un même chef, dans des répertoires variés (pas seulement les grandes symphonies post-romantiques…). Le Budapest Festival Orchestra possède une voix qui lui est propre, une vision cohérente qui le guide vers un son distinctif, une façon particulière de faire de la musique. Cela tient bien sûr au niveau hallucinant des instrumentistes qui le composent, ainsi qu’à la longue collaboration entre l’orchestre et Ivan Fischer, fondateur de l’ensemble.

On retrouve dans ce *Premier Concerto* de Brahms le Budapest Festival Orchestra que l’on aime tant : couleurs, décontraction, cordes puissantes et souples… une merveille ! La sophistication du phrasé de l’orchestre sonne toujours de manière naturelle. Chaque année, le BFO sous la direction de Fischer apparaît comme l’orchestre offrant la vision la plus hédoniste de la musique. Un plaisir pris au jeu, où chaque micro-transition est abordée avec sérieux, mais présentée de manière joueuse, sublimée, et servi par un niveau de réalisation qui le place au sommet des orchestres symphoniques. Le tout est magnifiquement unifié par la personnalité d’Ivan Fischer, mêlant chaleur, générosité,

honnêteté et bonté.

Sir András Schiff n'est peut-être pas le choix le plus évident pour un *concerto* de Brahms. Le pianiste possède l'art du *storytelling* : il construit ses œuvres avec soin, réfléchissant aux plans sonores, à la structure de chaque phrase musicale. L'écouter revient à suivre un professeur que l'on apprécie, dont chaque mot semble pesé et précieux. Cependant, le son de Schiff n'a jamais suscité l'enthousiasme. Il projette peu, manque parfois de densité. Ce *Concerto n°1*, qui appelle une puissance brute, une fougue de jeunesse – ce qu'il évoque lui-même par l'image de « *Brahms sans sa barbe* ». Schiff propose un piano trop limité dans sa propre esthétique, qui manque de matière pour nous amener au bord du gouffre ! L'*Intermezzo op.118/2* donné en *bis* nous offre le Schiff que l'on veut entendre, Brahms retrouve ici sa barbe ! Un *tempo* allant qui enlève la sentimentalité de surface de l'œuvre, digne du conteur que l'on pourrait écouter des heures durant au coin du feu.

En deuxième partie, la *Première Symphonie* de Brahms. L'ouverture est telle qu'on l'attend : un souffle large, imposant mais pas violent. Le BFO propose une pâte orchestrale vivante, organique, colorée, le tout sans jamais aucune scorie : tout est balancé, pensé, mais offert si naturellement. Chaque pupitre semble être le meilleur au monde, s'assemblant pour former un orchestre d'exception, magnifiquement unifié par le geste d'un grand chef (avec, au passage, **Guy Braunstein** au cœur des premiers violons !). Les solos de cor et de flûte du quatrième mouvement sont immenses, s'élèvent au-dessus de l'accompagnement orchestral et des timbales, si intenses, si concentrées… quelques mesures de Sibelius perdues dans l'œuvre de Brahms. Après le violon tzigane d'un de leurs musiciens lors de leur dernière venue, le BFO revient à un de ses grands

classiques : le *bis* en chœur *a cappella* ! Les musiciens se lèvent pour interpréter, sous la direction de Fischer, le *Lied « Es geht ein Wehen durch den Wald »*.



CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 25 novembre 2024. BRAHMS. Sir András Schiff (piano) / Budapest Festival Orchestra / Ivan Fisher (direction)

VIDEO : Ivan Fischer dirige la 3ème Symphonie de Brahms à la tête du BFO